

LA SUBORDINATION
DANS LES LANGUES ROMANES

Subordination, intégration syntaxique
et «oralité»*

par
Peter Koch

Celui qui s'occupe des phénomènes de subordination dans le domaine de l'oralité est obligé de préciser d'abord ce qu'il entend par *oralité* et ce qu'il entend par *subordination*.

1. Oralité et scripturalité

Quant à l'oralité et à la scripturalité, je me contenterai de présenter ici les éléments essentiels d'un modèle que nous devons, en fin de compte, à Ludwig Söll. C'est lui qui, en matière d'oralité et de scripturalité, a le plus clairement distingué l'aspect *médial* (la réalisation matérielle d'un énoncé) et l'aspect *conceptionnel* (qui concerne les situations communicatives et les variétés linguistiques correspondantes).¹ Mon collègue Wulf Oesterreicher et moi avons quelque peu approfondi cette approche, ce qui aboutit au schéma suivant (cf. Koch/Oesterreicher 1985; 1990: 5-12; Koch 1986: 113-120):

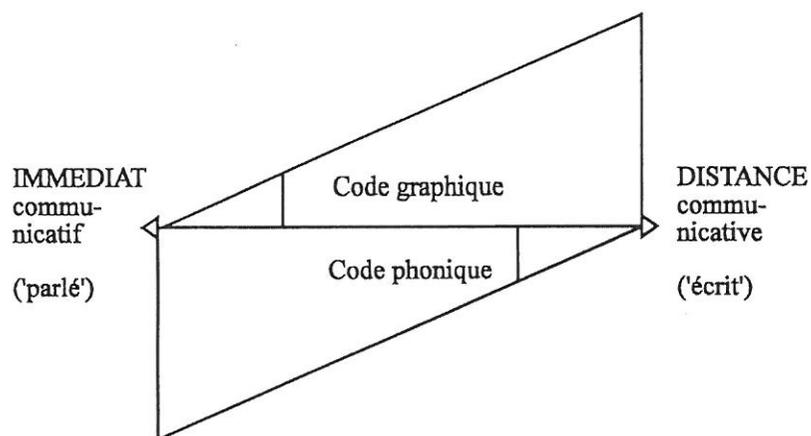


fig. 1

Ce schéma représente d'une part la dichotomie qui existe entre les deux réalisations médiales (code *phonique/graphique*), d'autre part le continuum conceptionnel entre ce que nous appelons l'*immédiat communicatif* (l'oralité conceptionnelle) et la *distance communicative* (la scripturalité conceptionnelle).

L'immédiat extrême correspond à la conversation privée et spontanée entre des gens qui se connaissent bien, au face-à-face, au recours direct à la situation, à l'émotivité etc. La distance extrême, par contre, correspond au monologue bien réfléchi qui s'adresse à des étrangers, sans recours à la situation, dépourvue d'émotivité etc.

Signalons que ce modèle recouvre non seulement les cas prototypiques de l'oralité conceptionnelle à réalisation phonique et de la scripturalité conceptionnelle à réalisation graphique, mais aussi les constellations «mixtes» de l'oralité conceptionnelle à réalisation graphique (p. ex. une lettre très privée) et la scripturalité conceptionnelle à réalisation phonique (p. ex. un discours officiel).

2. Subordination et intégration

Quant au problème de la *subordination*, je me base, dans ce qui suit, essentiellement sur un modèle proposé par Wolfgang Raible (1992). Il a

démontré que tous les problèmes concernant la coordination et la subordination, la parataxe et l'hypotaxe rentrent dans une dimension universelle du langage qu'il appelle *jonction*.² En parlant et en écrivant, nous nous voyons constamment obligés de «joindre», de combiner, par des procédés syntaxiques, les représentations linguistiques de deux – ou de plusieurs – états de choses extralinguistiques. Tous les procédés de jonction se situent sur un continuum défini par deux principes fondamentaux: la *juxtaposition*³ de deux phrases et l'*intégration* d'une séquence dans une autre (cf. Raible 1992: 14-23).⁴ Ce continuum, qui reflète le caractère plus ou moins «intégratif» des procédés de jonction, est universel en tant que tel, mais chaque langue l'organise évidemment selon les besoins et les contraintes de son propre système (cf. p. ex. König/van der Auwera 1990; Raible 1992: 35-117).

(I) Commençons par la juxtaposition totale que j'appellerai *parataxe asyndétique*:



fig. 2: parataxe asyndétique [A] [B]

En voici un exemple:

- [1] [la/le début donnait essentiellement une idée de sa grandeur de sa dignité] [maintenant nous avons une idée de son humanité].
COURS, 8, 13-15

Il n'y a ici aucun lien syntaxique explicite entre la proposition A (*la/le début donnait essentiellement une idée de sa grandeur de sa dignité*) et la proposition B (*maintenant nous avons une idée de son humanité*). A et B constituent deux phrases complètement juxtaposées.

(II) Dans notre prochain exemple, il se trouve, à l'intérieur de la phrase B, un élément α qui reprend, par voie anaphorique, toute la phrase A:

- [2] Charlemagne est un homme qui n'est pas à l'abri de la souffrance de l'épreuve de la crainte de l'angoisse par là il perd un peu en majesté mais il gagne en sympathie affectueuse. COURS, 8, 15-18

La phrase B (*par là il perd un peu en majesté*) contient l'élément anaphorique *par là* (= α) qui reprend toute la phrase A (*Charlemagne est un homme qui n'est pas à l'abri ... de l'angoisse*):

[2'] [Charlemagne est un homme qui n'est pas à l'abri de la souffrance de l'épreuve de la crainte de l'angoisse] [*par là* il perd un peu en majesté]...

Il y a donc déjà un lien explicite – certes, assez indirect – qui se situe au niveau de la syntaxe textuelle. Dans ce cas, je parle de *parataxe à reprise*:

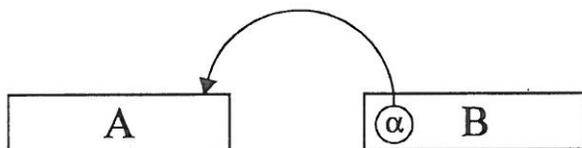


fig. 3: parataxe à reprise: [[A] [α B]]

(III) Reprenons notre exemple [2]. Si maintenant la phrase A correspond à *par là il perd un peu en majesté*, la phrase B (*il gagne en sympathie affectueuse*) est introduite par un élément de relation π (la conjonction *mais*):

[2'']... [[*par là* il perd un peu en majesté] *mais* [il gagne en sympathie affectueuse]]

Etant donné que l'élément π = *mais* opère une *syndèse* des deux phrases, j'appelle ce type de jonction *parataxe syndétique*.

Voilà donc un type de jonction caractérisé par une liaison beaucoup plus directe:



fig. 4: parataxe syndétique: [[A] π [B]]

(IV) Dans notre prochain exemple l'élément de relation υ (le pronom relatif *qui*) incorpore la deuxième séquence B (*qui sont bons encore*) complètement dans la syntaxe de la séquence A (*il y a des endroits ...*):

[3] il y a des endroits *qui* sont bons encore DÎNER, 14, 3/5

Il y a *hypotaxe* ici puisque la proposition relative B n'est qu'un constituant de la proposition principale A:

[3'] [il y a des endroits [*qui* sont bons encore]]

Etant donné que B reste une proposition à verbe conjugué, je parlerai de *subordination à verbe conjugué*:

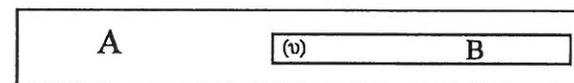


fig. 5: subordination à verbe conjugué (hypotaxe): [A [(υ) B]]

(IV*) Dans notre prochain exemple la séquence B (*pour aller chez elle...*), qui contient un élément de relation υ (*pour*), s'incorpore dans la séquence A (*L'Allemagne de l'Est ...*):

[4] [L'Allemagne de l'Est paye les étudiants français [*pour* aller chez elle]] DÎNER, 9, 3/5

Ce type de jonction est plus intégratif que le type IV, et cela pour deux raisons. Primo, il y a «coalescence» entre les deux séquences A et B dans la mesure où l'actant *les étudiants français* est commun à A (en tant qu'objet direct) et à B (en tant que sujet). Secondo, la séquence B a une forme non conjuguée du verbe, en l'occurrence un infinitif (*aller*), qui, dépourvu de marques temporelles et personnelles, s'appuie entièrement sur le verbe conjugué de la séquence A (*paye*).⁵ Je parlerai dans ce cas de *subordination à verbe non conjugué (infinitif)*:

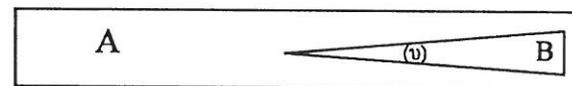


fig. 6: subordination à verbe non conjugué (infinitif): [A [(υ) B]]

(V) Si l'infinitif permet déjà une intégration syntaxique supérieure à celle opérée par les propositions subordonnées à verbe conjugué (IV), ceci vaut d'autant plus pour les constructions à participe et à gérondif⁶:

- [5] et vous notez que la désignation de Ganelon est imposée par les barons ((6 s)) même si le défi lancé par Ganelon peut avoir de tragiques conséquences et pour Roland et pour l'armée
COURS, 7, 18-20/8, 1

Ce qui nous intéresse ici c'est la séquence B *lancé par Ganelon*, qui grâce au participe *lancé*, s'incorpore dans la séquence A *même si le défi ... peut avoir de tragiques conséquences et pour Roland et pour l'armée*:

- [5'] et [vous notez [que la désignation de Ganelon est imposée par les barons ((6 s)) [même si le défi [*lancé* par Ganelon] peut avoir de tragiques conséquences et pour Roland et pour l'armée]]]

Je parlerai dans ce cas de *subordination à verbe non conjugué (participe, gérondif)*:



fig. 7: subordination à verbe non conjugué (participe, gérondif) } [A [(v) B]]
subordination à adjectif/substantif }

Le type V comprend, en plus des participes et des gérondifs, des adjectifs, voire des substantifs employés à la manière d'un participe:

- [6] elle est admirable cette dernière laisse parce qu'elle résume tout le personnage à la fois prodigieux par ses dimensions puisque homme de guerre homme de Dieu et en même temps humain parce que plaignif
COURS, 12, 19-20/13, 1-2

C'est à la manière d'un participe que l'adjectif *prodigieux* intègre la séquence B₁ (*à la fois prodigieux par ses dimensions ...*) dans la séquence A (*parce qu'elle résume tout le personnage ...*), et de même pour *humain ...* (=séquence B₂ par rapport à la même séquence A):

- [6'] [elle est admirable cette dernière laisse [parce qu'elle résume tout le personnage [à la fois prodigieux par ses dimensions [puisque homme de guerre homme de Dieu] et en même temps humain [parce que plaignif]]]]]

Dans les schémas des types IV, IV* et V, j'ai d'ailleurs mis entre parenthèses l'élément de relation \cup puisque, selon les langues, il existe des subordonnées qui ne sont pas introduites par une conjonction, un pronom ou une préposition. Dans une perspective universaliste, la présence d'un relateur \cup n'est donc pas obligatoire. Pour le type V, j'ai mis le relateur \cup entre parenthèses doubles puisqu'il est plutôt rare avec les participes, les gérondifs etc. Mais nous en trouvons, justement, dans notre exemple [6]: *prodigieux ... PUISQUE homme de guerre ..., humain PARCE QUE plaignif*.

(VI) Le type de jonction le plus intégré, c'est la *nominalisation* telle qu'elle apparaît, p. ex., dans [5]: c'est sous forme de syntagme nominal que la représentation linguistique d'un état de choses (B: *la désignation de Ganelon*) s'incorpore complètement dans la proposition A *que ... est imposée par les barons ...*:

- [5'] et [vous notez [que {la désignation de Ganelon} est imposée par les barons ((6 s)) [même si le défi [*lancé* par Ganelon] peut avoir de tragiques conséquences et pour Roland et pour l'armée]]]

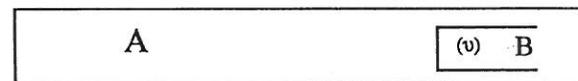


fig. 8: nominalisation: [A {(v) B}]

3. Oralité, juxtaposition et intégration syntaxiques

A première vue, on dirait que l'oralité est le domaine de la juxtaposition tandis que la scripturalité favorise l'intégration.⁷ Bien sûr, cette impression n'est pas tout à fait sans fondement.

Si l'on entend 'juxtaposition' et 'intégration' dans un sens beaucoup plus général, cette impression se confirme à différents niveaux de la langue.⁸ Au niveau du discours, p. ex., l'oralité a tendance à juxtaposer

Ceci dit, nous pouvons stipuler que

B dépend de A

équivalent à

B dépend directement ou indirectement du verbe de A,

ce que nous exprimons par la formule:

$A \rightarrow B$ (= dépendance);
p. ex. $[A^{IV}[\rightarrow B]^{IV}]$; $[A^V[\rightarrow B]^{VI}]$ etc.

On peut schématiser les relations de dépendance $[A [\rightarrow B]]$ comme suit:

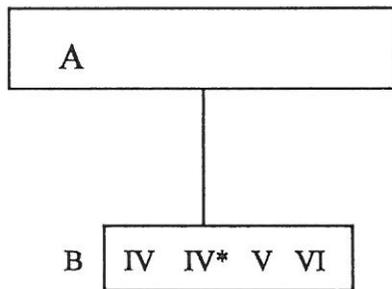


fig. 9

Il faut, de plus, distinguer différents *degrés de subordination* par rapport à la proposition principale (cf. aussi Robach 1974: 85-88). En voici la schématisation:

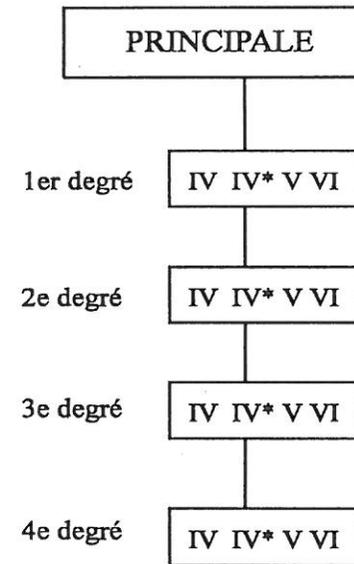


Fig. 10

Dans la phrase suivante, nous avons, p. ex., une subordonnée du premier degré (*que le poème n'a pas vieilli*) et une subordonnée du second degré (*puisque il sait nous intéresser à la personnalité de cet empereur*):

[7] et [par là nous pouvons dire [\rightarrow *que le poème n'a pas vieilli* n'est-ce pas [\rightarrow *puisque* < sic > il sait nous intéresser à la personnalité de cet empereur]]] COURS, 13, 10-11

Un dernier point concerne la *position* de la subordonnée par rapport à la proposition régissante. Il y a, en principe, trois possibilités:

La subordonnée peut bien entendu se trouver *à droite*, c.-à-d. elle peut suivre la proposition régissante (ce qui correspond au type *d* dans notre fig. 11). Notre exemple [7] contient une subordonnée du premier degré à droite (*que le poème n'a pas vieilli*) et une subordonnée du second degré qui se trouve à droite de celle du premier degré (*puisque il sait nous intéresser ...*).

La subordonnée peut se trouver également à gauche, c.-à-d. elle peut précéder la proposition régissante (type *g* dans notre fig. 11):

- [8] car [[si le la chanson de Roland était une œuvre avec des strates des couches successives ←] eh bien il en résulterait [-> que le personnage serait peut-être plus fidèle à ce [-> qu'il était à l'origine historiquement]] n'est-ce pas] COURS, 6, 19-20/7, 1-2

Dans cet exemple, la subordonnée *si le la chanson de Roland était une œuvre avec des strates des couches successives* précède la principale *il en résulterait ...*

Troisième possibilité: la subordonnée est *emboîtée* (insérée) dans le corps de la proposition régissante (type *e* dans notre fig. 11). Voici un exemple dans lequel la proposition relative *qui sont présentes* est emboîtée dans la proposition régissante *si les facs ... sont pleines*:

- [9] mais [ils n'ont qu'à qu' à créer des autres facs d'autres facs et mettre d'autres professeurs [-> si les facs ac/ [-> qui sont présentes] sont pleines]]

DÎNER, 29, 9/12/13

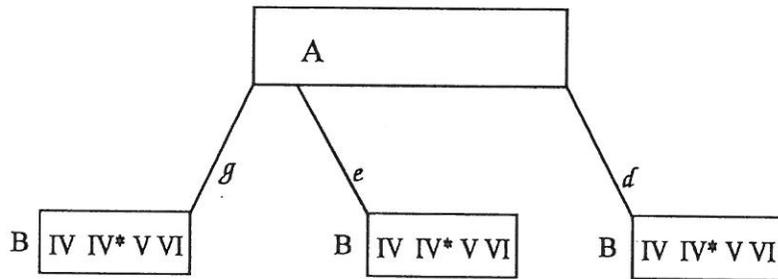


fig. 11

En tenant compte de toutes les distinctions présentées dans les fig. 5-11, nous arrivons à des résultats assez intéressants sur la base de nos deux corpus tellement différents du point de vue conceptionnel: la conversation DÎNER d'une part et le cours magistral COURS d'autre part.

On trouve une synopse des résultats dans les fig. 12 et 13.

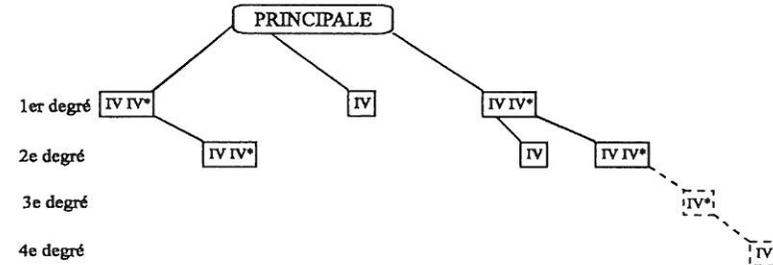


fig. 12: Conversation spontanée (DÎNER)

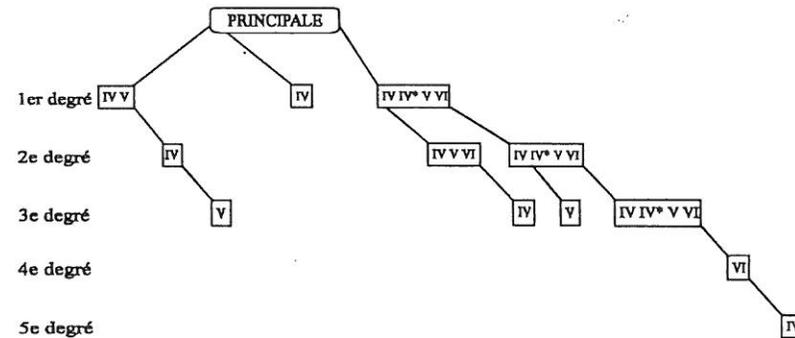


fig. 13: Cours magistral (COURS)

juxtapositions et de subordinations à droite (type IV). Il suffit de regarder la suite de notre exemple [3]:

- [14] il y a des endroits [^] qui sont bons encore [^] mais il y avait pas mal d'endroits [^] qui n'étaient pas bons [^] alors j' ai arrangé voilà
DÎNER, 14, 3/5/6

6. L'intégration à droite dans le cours magistral

Il faut bien dire que le cours magistral (COURS) pousse l'intégration syntaxique beaucoup plus loin, comme le montre la fig. 13. Regardons encore une fois l'exemple [6], qui contient une subordonnée du premier degré (type IV), une subordonnée du second degré (type V) et une subordonnée du troisième degré (type V):

- [6'] [elle est admirable ... ^{IV}[→ parce qu'elle résume ... ^V[→ prodigieux ... ^V[→ puisque homme de guerre ... etc.]^V]^{IV}]

Notons au passage un mécanisme particulier qui contribue à augmenter ultérieurement la complexité syntaxique dans le domaine de la scripturalité conceptionnelle à réalisation graphique aussi bien que phonique: la *réalisation parallèle des subordonnées*.²⁰ Nous observons effectivement, dans l'exemple [6], une «bifurcation» des subordonnées du second degré et par là-même du troisième degré (type V):

- [6''] [elle est admirable ... ^{IV}[→ parce qu'elle résume tout le personnage ^V[→ À LA FOIS prodigieux ... ^V[→ puisque homme de guerre ... <] ET EN MÊME TEMPS humain ^V[→ parce que plaignant]^V]^{IV}]

Autre exemple:

- [15] [il ne résoud pas tout de suite les problèmes pourquoi ^{IV}[→ parce que c'est un homme réfléchi ^V[→ ennemi des discours <] ^V D'UNE PART ET D'AUTRE PART nous l'avons dit parce que Charlemagne ne veut rien faire que par les Francs]^{IV}]
COURS, 6, 3-6

Cette réalisation parallèle des subordonnées complexifie la syntaxe d'autant plus que les subordonnées de la première série (second degré dans [15]: *ennemi* ...; troisième degré dans [6]: *puisque homme de guerre* ...) constituent une espèce de «cul-de-sac» (marqué par < dans [6''] et [15']). Pour pouvoir continuer, le locuteur est obligé de revenir sur ses pas, c.-à-d. de remonter dans la hiérarchie dépendancielle, ce qui est contraire au principe [13].

Les exemples [6] et [15] nous montrent d'ailleurs deux procédés qui me paraissent caractéristiques de ce type de communication orienté vers la scripturalité conceptionnelle, mais réalisé sur la base de notes personnelles au lieu d'un manuscrit tout fait.

Dans [6], nous observons une *reprise quasi synonymique* de certains éléments qui articulent le discours: [... [... [à la fois prodigieux ... [puisque ...] et en même temps humain [parce que ...]]]. En reprenant à la fois par *en même temps*, le locuteur introduit ici un élément de *redondance* qui remédie à la complexité syntaxique considérable au niveau du locuteur aussi bien que des auditeurs (cf. aussi infra, 9.).

Un autre procédé qui contribue à atténuer la complexité syntaxique est ce que j'appellerais la *formulation par étapes*. En introduisant *pourquoi* après la principale dans [15], le professeur intègre, en quelque sorte, dans son discours monologique ce que nous retrouvons sous forme d'enchaînement conversationnel dans le dialogue spontané (cf. [11]). En voici un autre exemple:

- [16] [il est Ion/ donc le signe évident de l'unité du poème . et POURQUOI ^{IV}[→ parce que Charles chef de l'éternelle croisade ^{IV}[→ dont la guerre d'Espagne n'était qu'un épisode <] ^{IV} ministre irrésistible de la volonté divine pourchasse des ennemis ^{IV}[→ qui sont les mécréants]^{IV}]^{IV}]
COURS, 4, 17-20/5, 1

La reprise quasi synonymique et la formulation par étapes constituent deux procédés qui réduisent un peu les problèmes de la planification syntaxique posés par la complexité considérable qui caractérise indéniablement un type de communication orienté vers la distance comme le cours magistral.

Nous avons vu à quel point celui-ci exploite, dans le domaine qui se trouve à droite de la principale, les possibilités de l'intégration syntaxique. Inutile de dire que l'intégration à droite va, sans aucun problème, jusqu'au cinquième degré :

- [17] mais [c'est un homme de Dieu ((4 s)) ^{IV}[→ ce qui n'empêche ^{IV}[→ que Charlemagne garde sa condition d'homme ^{IV}[→ quand il laisse paraître ^{VI}{sa fatigue son aspiration au repos sa vulnérabilité ^{IV}[→ qui le rapproche du Moïse de de Vigny]^{IV}}]^{IV}]^{IV}]
COURS, 12, 16-19

Nous trouvons d'ailleurs dans cet exemple un type de subordonnée tout à fait scriptural: une proposition relative introduite par le pronom *ce qui* qui reprend la principale tout entière. Il est intéressant de noter que cette construction hautement scripturale est accompagnée d'une pause de 4 secondes.

Quant à la nominalisation du quatrième degré que nous trouvons dans cette exemple (*sa fatigue* etc.), cf. infra 10.

7. L'intégration à gauche dans la conversation spontanée

Quand la subordonnée se situe à gauche de la principale (précède la principale), la séquence linéaire va à l'encontre de la relation de dépendance:

- [18] alors [^{IV*}[*au lieu de poireauter pendant trois ans* ←]^{IV*} ben tu préfères aller commencer ailleurs] DÏNER, 29, 5-6

Ce type d'intégration syntaxique est donc tout à fait contraire au principe de planification BASE[∧]DÉVELOPPEMENT (cf. [13]), ce que l'on pourrait, à la limite, symboliser comme suit:

- [19] DÉVELOPPEMENT < BASE

Même si ce schéma paraît quelque peu paradoxal, il n'en reste pas moins que nous avons affaire, dans [18], à un *ordre ascendant* par rapport aux relations de dépendance dans la phrase:

- [18'] alors *au lieu de poireauter pendant trois ans* < ben tu préfères aller commencer ailleurs

Dans ce domaine, il faut évidemment s'attendre à des problèmes de planification dans la conversation spontanée. Pourtant, la subordination à gauche y existe, comme le montre la fig. 12. Nous trouvons effectivement des subordonnées des types IV et IV*, et cela jusqu'au second degré.

Or, Marcello Durante (1981: 55) a observé que dans les textes de l'oralité conceptionnelle, les subordonnées à gauche appartiennent très souvent à des catégories sémantiques bien définies, notamment celles des subordonnées hypothétiques et des temporelles (et l'on pourrait y ajouter certains types de subordonnées causales). C'est évidemment selon le principe de l'*iconicité* (cf. Dardel 1983: 104 s.) que la séquence linéaire rend les relations logico-sémantiques qu'impliquent ces catégories: condition et conclusion, cadre temporel et événement encadré, cause et effet etc.²¹

La séquence [20] contient un exemple typique d'une subordonnée temporelle à gauche (*quand j'aurai fini*):

- [20] ah ben non [[*quand j'aurai fini* ←] ≤ faudra [→ *que je revienne* [→ *parce que les cours ils auront déjà commencé depuis quinze jours*]] alors [j'aurai déjà raté quinze jours de cours] alors [faudrait p't-être pas [→ *que j'* continue]] DÏNER, 7, 20/8, 1/2/4

Si l'on tient compte du phénomène de l'*iconicité*, cette séquence se conforme, cependant, dans son ensemble, au principe BASE[∧]DÉVELOPPEMENT, sinon au niveau syntaxique, du moins au niveau sémantique²²:

- [20'] ah ben non[∧] *quand j'aurai fini*[∧] ≤ faudra[∧] *que je revienne*[∧] *parce que les cours ils auront déjà commencé depuis quinze jours*[∧] *alors j'aurai déjà raté quinze jours de cours*[∧] *alors* faudrait p't-être pas[∧] *que j'* continue

La même chose vaut, en dernière analyse, pour l'exemple suivant:

- [21] [[*si ça te plaît* [→ *d' pas bosser*] [→ *une fois que tu seras là* ←] ←] <qu'est-ce qui se passe>,] DÏNER, 10, 15/17

Cette phrase contient, il est vrai, toute une série de subordonnées à gauche. Mais précisons que les séquences *d' pas bosser* et *une fois que tu seras là* sont des subordonnées parallèles du second degré qui dépendent toutes les deux de la subordonnée du premier degré *si ça te plaît*. Cette dernière appartient effectivement à l'une des catégories sémantiques susceptibles d'une linéarisation iconique, et c'est elle qui «déclenche» en fin de compte la série de subordonnées du second degré.

8. L'intégration à gauche dans le cours magistral

Dans le domaine à gauche de la principale, c'est encore le cours magistral qui va plus loin. Nous y trouvons même des subordonnées à gauche du type V (v. aussi fig. 13):

- [22] alors [V[*cela dit* n'est-ce pas sur le Charlemagne historique IV[→ *qui comprend non seulement le personnage vivant mais le personnage V[→ *imaginé* par les générations suivantes* ←]V ←]IV n'est-ce pas cela *dit* ←]V nous revenons maintenant deuxièmement à notre Charlemagne de la chanson de Roland] COURS, 4, 2-6

IV, V e
= indic

La subordination à gauche du type V constitue une construction fortement intégrative et hautement «scripturale»,²³ d'autant plus qu'elle apparaît ici une fois en tant que subordonnée du premier degré et une fois en tant que subordonnée du troisième degré.

Mais là encore, la situation communicative particulière du cours magistral demande une certaine *redondance* dans la planification syntaxique (cf. supra, 6.). Après avoir enchaîné les trois subordonnées à gauche (*cela dit ... qui comprend ... imaginé par ...*), le professeur intercale un marqueur conversationnel (*n'est-ce pas*) et puis reprend les éléments essentiels de la subordonnée du premier degré (*cela dit*) pour ensuite passer à la principale: *nous revenons ...*²⁴

Comparons maintenant les exemples [21] (conversation spontanée) et [22] (cours magistral). Il saute aux yeux que les *séquences* subordonnées sont tout simplement beaucoup *plus longues* dans le cas du cours magistral. C'est un problème non seulement quantitatif,²⁵ mais aussi qualitatif. Dans la conversation spontanée, le matériel nominal, si je puis dire, se réduit souvent à des éléments déictiques, ce qui raccourcit énormément les phrases: [21] *si ça te plaît; une fois que tu seras là*. Dans le cours magistral, par contre, les syntagmes nominaux sont en général beaucoup plus riches en matériel lexical,²⁶ ce qui allonge considérablement les différentes propositions et par là-même les phrases: [22] *cela dit ... sur le Charlemagne historique; qui comprend non seulement le personnage vivant mais le personnage ...; imaginé par les générations suivantes*. Voilà un facteur qui contribue ultérieurement à la complexité syntaxique.

9. Les subordonnées emboîtées

On sait que l'emboîtement pose des problèmes de planification particuliers, surtout dans le langage oral. La phrase commence par une suite d'éléments tout à fait «naturelle» (souvent un substantif + une proposition relative; cf. Givón 1990: 687 s., 697 s.). Après que la subordonnée emboîtée est terminée, il faut revenir sur ses pas (←) pour reprendre la proposition régissante, ce qui va à l'encontre de la relation de dépendance syntaxique:

[23] [... [→ ... ←]...]

Pourtant la subordonnée emboîtée n'est pas inexistante dans la conversation spontanée²⁷:

[24] et [les Français [→ qui vont en Allemagne ←] ils ont pas de facs en France ceux-là?] DÎNER, 28, 8/9/11

Signalons que l'emboîtement provoque, en français parlé, presque automatiquement la *reprise pronominale* du sujet de la principale: *les français ... ils* (cf. Koch/Oesterreicher 1990: 100).

Notre exemple [9] contient même un emboîtement du second degré à l'intérieur d'une subordonnée à droite du premier degré (*qui sont présentes*):

[9'] mais [ils n'ont qu'à qu' qu'à créer des autres facs d'autres facs et mettre d'autres professeurs [→ si les facs ac/ [→ qui sont présentes ←] sont pleines]]

Bien entendu, le cours magistral ne répugne pas non plus à l'emboîtement. Mais pour ce qui est de l'emboîtement dans la principale, le corpus COURS ne va pas plus loin que le corpus DÎNER, à cette différence près que les propositions emboîtées sont souvent plus riches en matériel lexical nominal (cf. 8.), comme le montrent les deux exemples suivants:

[25] [le Charlemagne du douzième siècle [→ qui figure dans telles sculptures ou telles gravures de manuscrit ←] est tout différent du Charlemagne des troisième quatorzième quinzisième [→ qui évolue selon les goûts les aspirations des siècles successifs]] COURS 3, 10-14

[26] et [l'empire prodigieux [→ qu'il bâtit avec la vaillance des Francs en général et celle de Roland en particulier ←] ce n'est pas autre chose que le royaume de Dieu [→ auquel il travaille]] n'est-ce pas COURS, 5, 1-4

Comme l'on voit, l'emboîtement n'entraîne pas forcément une reprise pronominale dans le cours magistral: [25] *le Charlemagne ... [qui figure ... de manuscrit] est ...* Dans [26] *l'empire ... [qu'il bâtit ... en particulier] ce n'est pas ...*, la reprise est plutôt due au sens identificationnel du verbe *être* (cf. Grevisse 1986, § 675, b; Barnes 1985, p. 50 ss.), mais vu la longueur considérable de la relative, elle s'avère très pratique pour maîtriser la complexité syntaxique.

Ce qui est remarquable dans le corpus COURS, ce sont les emboîtements dans certaines subordonnées à droite du premier et du second degrés. Nous connaissons déjà l'exemple le plus extrême [5] qui contient un emboîtement du troisième degré (type V: *lancé par Ganelon*):

[5'] et [vous notez ^{IV}[→ que ^{VI}[la désignation de Ganelon]^{VI} est imposée par les barons ((6 s)) ^{IV}[→ même si le défi ^V[→ lancé par Ganelon ←]^V peut avoir de tragiques conséquences et pour Roland et pour l'armée]^{IV}]]

L'emboîtement dans une subordonnée à droite produit parfois la succession immédiate de deux conjonctions de subordination, configuration extrêmement scripturale:

- [27] et [vous avez observé [→ que [→ si Ganelon est puni ←] c'est d'abord [→ parce que il a manqué à ses devoirs envers Charlemagne]]]
COURS, 12, 2-4

Nous trouvons un deuxième exemple de la suite *que si* dans le passage [12]:

- [12'] [vous avez remarqué à cet égard IV[→ que IV[→ si sur le champ de bataille Charlemagne s'abandonne à la douleur IV[→ quand il retrouve le corps de ses hommes ←]IV ←]IV .. par contre cette humanité fait de plus en plus place au merveilleux dans les dernières pages merveilleux IV[→ auquel le début du poème ne nous avait pas habitués]IV]IV]

IV, V etc.
= indices

Grâce à cette proposition emboîtée, suivie en outre d'une subordonnée du troisième degré (*quand ...*), le passage [12] est d'une complexité extraordinaire. Ce n'est donc pas par hasard que le locuteur crée, ici encore, une certaine redondance, typique du cours magistral (cf. supra, 6. et 9.); en passant de la subordonnée du troisième degré à celle du premier degré, il introduit l'élément *par contre* qui reprend la conjonction de la subordonnée du second de degré (*si*) et rend explicite son sens adversatif.

10. La nominalisation

Quant à notre dernier type d'intégration syntaxique, la nominalisation (= VI), on ne s'étonnera pas de constater qu'elle n'apparaît pas dans le corpus DÎNER tandis que le corpus COURS en contient plusieurs occurrences (cf. fig. 13). Dans l'exemple suivant nous trouvons non moins de trois nominalisations à droite: deux du second degré, qui sont parallèles (*souci* et *intervention*), et une du troisième degré (*atteinte*):

- [28] [on peut noter IV[→ que Turolde conserve toutefois VI[→ le *souci* de la mesure}VI VI {→ dans l'*intervention* du surnaturel}VI IV[→ en ce sens que il n'y a pas VI[→ *atteinte* à la liberté de l'exécutant}VI]IV]IV]

COURS, 11, 7-9

IV, V etc.
= indices

Le passage [17], on l'a déjà vu, contient une nominalisation à droite du quatrième degré (*sa fatigue son aspiration au repos sa vulnérabilité*). La phrase [5]/[5'] nous fournit même l'exemple d'une nominalisation emboîtée du second degré: *que VI{la désignation de Ganelon}VI est imposée* (et de même pour *cette humanité* dans [12]: [vous avez remarqué à cet égard IV[que IV[si ... IV[quand ...]IV]IV par contre VI[cette humanité]VI fait ...]IV]).

IV etc.
= indice

Beaucoup plus que la simple subordination, la nominalisation indique un degré élevé de distance communicative (cf. aussi Chafe 1982, p. 39 ss.; Danielewicz 1984, p. 249).

11. La complexité quantitative

Avant de conclure, abordons brièvement un aspect quantitatif qui s'ajoute aux aspects qualitatifs examinés jusqu'ici et qui confirme une fois de plus que somme toute, le cours magistral pousse la complexité syntaxique plus loin que la conversation spontanée.

On peut compter le nombre de subordonnées/de nominalisations par principale. C'est ce que j'appelle la *complexité quantitative*. Elle est, p.ex., de 1:1 dans la phrase [3], de 1:4 dans la phrase [5] etc.

Dans le corpus DÎNER, nous n'avons qu'un seul exemple de la complexité quantitative 1:4; c'est le passage [11], passage assez particulier, comme nous l'avons dit, par sa structure dialogique et surtout par les éléments de citation qu'il englobe (cf. 5). A part cela, la complexité quantitative ne dépasse jamais 1:3 (cf. [20], [21]).

Dans le corpus COURS, 1:4 est tout à fait normal (cf. [5], [12], [17]), et même 1:5 n'est pas exceptionnel (cf. [6], [28]), mais la complexité quantitative ne dépasse jamais ce dernier chiffre, qui ne doit pas être très loin du seuil critique pour la scripturalité conceptionnelle à réalisation phonique.28

12. Conclusion

Je crois avoir montré que, pour décrire les problèmes de l'intégration syntaxique dans le domaine de la soi-disant oralité, il faut envisager deux continuums:

1° le continuum conceptionnel qui s'étend entre l'oralité en tant qu'immédiat communicatif et la scripturalité en tant que distance communicative (cf. fig. 1),

2° le continuum syntaxique qui s'étend entre la juxtaposition et l'intégration (cf. fig 2-8).

Munis de ces outils théoriques, nous avons vu que l'oralité conceptionnelle prototypique, en l'occurrence la conversation spontanée, est beaucoup moins réticente à la subordination que l'on ne pourrait le penser.

D'autre part, l'examen du cours magistral a révélé des différences qualitatives et quantitatives assez nettes par rapport à la conversation spontanée. Au niveau de l'intégration syntaxique – comme à d'autres niveaux d'ailleurs – le cours magistral se rapproche beaucoup plus de la scripturalité conceptionnelle (surtout dans le domaine des types V et VI), en se servant, toutefois, de certains procédés de redondance que la scripturalité extrême du livre ne connaît pas.

Peter Koch
Freie Universität Berlin

Notes

* Je remercie Peter Klaus (Berlin) de la révision stylistique du présent article.

1. Cf. Söll 1985, p. 17-25. Il y a un certain nombre d'autres auteurs qui ont (entre)vu cette problématique et qui ont proposé d'autres terminologies pour s'en sortir: cf. p.ex. De Mauro 1970, p. 174-179 (*parlato/scritto* vs. *informale/formale*); Chafe 1982, p. 36; Akinmaso 1985 (*spoken/written* vs. *informal/formal*); Nencioni 1976 (*parlato-parlato, parlato-scritto* etc.); relativement au problème de la subordination: Beaman 1984, p. 51, 79; Danielewicz 1984, p. 245 et passim.
2. En allemand: 'Junktion'. Signalons que ce concept de 'jonction' est bien plus large que celui de Tesnière (1969, chap. 134-150) qui ne recouvre que le domaine de la coordination. Un concept de 'jonction' apparenté à celui de Raible se trouve dans Weinrich 1990 (p. 359-488), à cette différence près que ce dernier inclut plus explicitement les constructions relatives. Comme le montrera l'exemple [3], ma catégorie 'subordination à verbe conjugué' comprend aussi les propositions relatives.
3. En allemand: 'Aggregation', ce qu'il est évidemment impossible d'adopter en français.
4. Comme on le verra, le degré d'intégration dépend d'un certain nombre de paramètres tels que le caractère (non) conjugué du verbe (*finiteness scale*), l'incorporation d'une séquence dans l'autre, le lien sémantique explicite entre les deux séquences etc.: cf. Haiman/Thompson 1984; Koch 1986, p. 133 s.; Lehmann 1988; Givón 1990, p. 825 s.; Raible 1992, p. 31 s., 222-239.

5. Du point de vue de la grammaire dépendancielle de Lucien Tesnière (1969, chap. 151-271), on peut observer qu'en passant du type IV au type IV*, on quitte le domaine de la translation du second degré pour entrer dans celui de la translation du premier degré. Le concept de translation – surtout du premier degré – a été soumis à une critique assez sévère depuis un certain temps (cf. Lemaréchal 1989, p. 57-76; Wunderli 1989, p. 99-111; Lambertz 1991; Werner 1993, p. 115-144). Si l'on veut sauvegarder le concept de la translation du premier degré, on ne peut l'appliquer, à mon avis, qu'aux formes nominales déverbales, à savoir l'infinitif, le participe, le gérondif etc. (cf. Koch/Krefeld 1993, p. 152-160).
6. J'ai effectivement l'impression qu'en ce qui concerne le degré d'intégration, l'infinitif se situe – tout au plus – entre le type IV et le type V. J'ai choisi la notation IV* pour deux raisons: premièrement pour maintenir, dans son ensemble, la gradation I-II-III-IV-V-VI prévu par Raible (1992, p. 14 ss.) et deuxièmement pour exprimer que, selon mon impression, l'infinitif se rapproche plutôt du type IV que du type V (ce qu'il resterait évidemment à préciser).
7. Cf. Vendryes 1920, p. 167; Havers 1931, p. 23, 45 ss, 117 s, 160, 169; Sauvageot 1962, p. 38-44; Allaire 1973, p. 12 s.; O'Donnell 1974; Kroll 1977; Ochs 1979, p. 66 ss.; Pawley/Syder 1983, p. 564 ss.
8. Cf. p.ex. les concepts de *fragmentation* et d'*integration* proposés par Chafe (1982, p. 38 ss.) et la généralisation – certes, un peu poussée – des concepts de juxtaposition et d'intégration dans Ludwig 1986.
9. Je cite les exemples qui suivent non pas selon la pagination globale de ce livre, mais selon la pagination interne de chaque texte, en remplaçant I par DÎNER et XI par COURS et en ajoutant les lignes, p.ex. DÎNER, 3, 16-17 etc. – Dans la transcription, je suis en général les conventions de Ludwig (1988, p. 172-175), à part deux détails que j'ai dû changer pour des raisons purement techniques: le = prononciation allongée; <qu'est-ce qui se passe>? = intonation particulière (interrogative etc.). Evidemment, j'ai souvent inséré dans la transcription originale les symboles de mon analyse syntaxique (crochets, flèches etc.).
10. Cf. Ludwig 1988, p. 154: «[...] der Dozent Duval stützt sich auf stichwortartige Notizen.»
11. Pour plus de détails, cf. Koch 1986, p. 132-135; Koch/Oesterreicher 1990, p. 96-100; 1994: p. 590 s.
12. Cf. Hjelmslev 1968, p. 41 s.
13. A propos du verbe en tant que «nœud des nœuds» dans la hiérarchie dépendancielle, cf. Tesnière 1969, chap. 1-3.

14. Cf. Beaman 1984, p. 78: «Directly contrary to many previous assumptions, subordinate clauses are frequent in spoken as well as in written narrative.»; de même Voghera 1992, p. 214: «[...] la subordinazione come processo di coesione sintattica è tutt'altro che estranea ai testi parlati.» – Cf. aussi Allaire 1973, p. 194-211; Koch 1986, p. 134; Koch/Oesterreicher 1990, p. 98. Quant à Allaire 1973, il ne faut pas oublier que son corpus se compose d'émissions-débats radiodiffusées, qui du point de vue conceptionnel, se situent sans aucun doute entre la conversation spontanée d'une part et le cours magistral d'autre part.
15. A propos de cet exemple v. aussi infra 9., [12']. – Voici d'autres exemples de ce type: *vous avez appris à l'école primaire française qu'EN QUAT/ qu'EN NEUF CENT QUATRE-VINGT-SEPT Hugues Capet devient roi de France* (COURS, 2, 8-10); *quant au procès de Ganelon nous avons dit que LA AUSSI nous retrouvions æ quelque chose de l'actualité du onzième siècle n'est-ce pas l'atmosphère du temps à défaut des coutumes du temps* (COURS, 11, 19-20/12, 1-2).
16. Cf. Koch/Oesterreicher 1990, p. 98. La conversation spontanée étudiée par Voghera (1992, p. 214-216) contient même deux subordinations du quatrième degré. – Allaire (1973, p. 204) constate sur la base de son corpus de débats radiodiffusés (cf. supra n. 14): «Il est [...] possible de définir, en termes de fréquence, la phrase complexe du corpus comme une phrase à une, deux, ou trois subordonnées (94% des cas). Encore faut-il remarquer que la courbe de fréquence décroît de façon très rapide quand le nombre des subordonnées passe à deux, puis à trois [...].» Voghera (1992, p. 217) a obtenu des résultats similaires pour le langage radiophonique italien. Notons que les chiffres d'Allaire et de Voghera englobent indifféremment l'intégration syntaxique à droite et à gauche aussi bien que l'emboîtement (cf. p. 199 s.).
17. Il est légitime de se servir des concepts de Durante pour l'analyse du parlé actuel, dans la mesure où les soi-disant «sources» du latin vulgaire sont des documents graphiques caractérisés par certains traits de l'oralité conceptionnelle: cf. Oesterreicher (sous presse); Koch (sous presse).
18. Cf. Durante 1981, p. 53-56. Le signe de concaténation \cap sert ici à exprimer le passage d'une séquence à l'autre.
19. Cf. op.cit., p. 55; Koch/Oesterreicher 1990, p. 98 s.
20. Quant au discours radiodiffusé (v. supra, n. 14), cf. Allaire 1973, p. 195-198, 210.
21. Cf. aussi Koch/Oesterreicher 1990, p. 100; Greenberg 1966, p. 84: «In conditional statements, the conditional clause precedes the conclusion as the normal order in all languages» (cf. de plus p. 103).
22. En parlant du type «iconique» des subordonnées à gauche, Durante constate: «Considerate sul piano semantico, le subordinate anteposte alla reggente non costituiscono eccezione, poiché fungono indubbiamente come basi: si ha invece

[...] una dissimetria tra semantica e sintassi» (1981, p. 55).

23. D'une manière générale, la subordination du type V constitue un procédé d'intégration qui demande un effort de planification syntaxique supplémentaire et qui, par là-même, présuppose un certain degré de distance communicative. Les fig. 12 et 13 le montrent d'ailleurs clairement. Cf. aussi Beaman 1984, p. 65, 78; Koch 1994, p. 207-210.
24. Cf. aussi Havers 1931, p. 47, et les observations d'Allaire (1973, p. 207) à propos de son corpus de débats radiodiffusés (v. supra, n. 14).
25. Chafe (1985, p. 108) constate qu'une *idea unit* comprend en moyenne 7 mots dans l'oral et 11 mots dans l'écrit.
26. Cf. aussi Halliday 1989, p. 61: «Written language displays a much higher ratio of lexical items to total running words.»
27. Quant au discours radiodiffusé, cf. Allaire 1973, p. 199 s.
28. Cf. aussi les résultats statistiques que Voghera présente pour l'italien (1992, p. 201-205).

Bibliographie

- Akinnaso, F. N. (1985): On the Similarities between Spoken and Written Language, *Language and Society* 28, p. 323-359.
- Allaire, S. (1973): *La subordination dans le français parlé devant les micros de la Radiodiffusion. Etude d'un corpus*, Klincksieck, Paris.
- Barnes, B. K. (1985): *The Pragmatics of Left Detachment in Spoken Standard French*, Benjamins, Amsterdam/Philadelphia (Pragmatics and Beyond, VI, 3).
- Beaman, K. (1984): Coordination and Subordination Revisited: Syntactic Complexity in Spoken and Written Narrative Discourse, in D. Tannen (ed.): *Coherence in Spoken and Written Discourse*, Ablex, Norwood (N. J.) (Advances in Discourse Processes, 12), p. 45-80.
- Bossong, G. (1979): *Probleme der Übersetzung wissenschaftlicher Werke aus dem Arabischen in das Altspanische zur Zeit Alfons des Weisen*, Niemeyer, Tübingen (Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie, 169).
- Chafe, W. L. (1982): Integration and Involvement in Speaking, Writing and Oral Literature, in D. Tannen (ed.): *Spoken and Written Language: Exploring Orality and Literacy*, Ablex, Norwood (N. J.) (Advances in Discourse Processes, 9), p. 35-53.
- Chafe, W. L. (1985): Linguistic Differences Produced by Differences between Speaking and Writing, in D. R. Olson et al. (edd.): *Literacy, Language and Learning*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 105-123.
- Danielewicz, J. M. (1984): The Interaction between Text and Context: A Study of How Adults and Children Use Spoken and Written Language in Four Contexts, in A. D. Pellegrini/Th. D. Yawkey (edd.): *The Development of Oral and Written*

- Language in Social Contexts*, Ablex, Norwood (N. J.) (Advances in Discourse Processes, 13), p. 243-260.
- Dardel, R. de (1983): *Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun*, Droz, Genève (Publications romanes et françaises, 165).
- De Mauro, T. (1970): Tra Thamus e Theuth. Note sulla norma parlata e scritta, formale e informale nella produzione e realizzazione dei segni linguistici, in *Lingua parlata e lingua scritta = Bollettino del Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani* 11, p. 167-179.
- Durante, M. (1981): *Dal latino all'italiano moderno. Saggio di storia linguistica e culturale*, Zanichelli, Bologna (Fenomeni linguistici, 1).
- Fleury, P. (sous presse): *Latin vulgaire - latin tardif IV*, Niemeyer, Tübingen.
- Givón, T. (1990): *Syntax. A Functional-Typological Introduction*. Vol. II, Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.
- Greenberg, J. H. (1966): Some Universals of Grammar with Particular Reference to the Order of Meaningful Elements, in id. (ed.): *Universals of Language*, M. I. T. Press, Cambridge (Mass.)/London, p. 73-113.
- Grevisse, M. (1986): *Le bon usage*. Ed. refondue par A. Goosse, Duculot, Paris/Gembloux.
- Haiman, J. /Thompson, S. (1984): «Subordination» in Universal Grammar, *Proceedings of the Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* 10, p. 510-523.
- Halliday, M. A. K. (1989): *Spoken and Written Language*, Oxford University Press, Oxford.
- Havers, W. (1931): *Handbuch der erklärenden Syntax. Ein Versuch zur Erforschung der Bedingungen und Triebkräfte in Syntax und Stilistik*, Winter, Heidelberg (Indogermanische Bibliothek, 1., I, 20).
- Hjelmslev, L. (1968): *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minuit, Paris (Arguments, 35).
- Koch, P. (1986): Sprechsprache im Französischen und kommunikative Nähe, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 96, p. 113-154.
- Koch, P. (1994): Prime esperienze con i corpora LIP, in T. De Mauro (ed.): *Come parlano gli italiani*, La Nuova Italia, Firenze (Biblioteca di Italiano e oltre, 16), p. 201-216.
- Koch, P. (sous presse): Une langue comme toutes les autres: latin vulgaire et traits universels de l'oral; à paraître dans Fleury.
- Koch, P. /Krefeld, Th. (1993): Gibt es Translationen?, *Zeitschrift für Romanische Philologie* 109, p. 148-166.
- Koch, P. /Oesterreicher, W. (1985): Sprache der Nähe - Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte, *Romanistisches Jahrbuch* 36, p. 15-43.
- Koch, P. /Oesterreicher, W. (1990): *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Niemeyer, Tübingen (Romanistische Arbeitshefte, 31).

- Koch, P. /Oesterreicher, W. (1994): Schriftlichkeit und Sprache, in H. Günther/O. Ludwig (edd.): *Schrift und Schriftlichkeit*, vol. 1, de Gruyter, Berlin/New York (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft 10,1), 587-604.
- König, E. /van der Auwera, J. (1990): Adverbial Participles, Gerunds and Absolute Constructions in the Languages of Europe, in J. Bechert et al. (edd.): *Toward a Typology of European Languages*, Mouton de Gruyter, Berlin/New York (Empirical Approaches to Language Typology, 8), p. 337-355.
- Kroll, B. (1977): Combining Ideas in Written and Spoken English: A Look at Subordination and Coordination, in E. Ochs Keenan/T. L. Bennett (edd.): *Discourse across Time and Space*, Department of Linguistics, University of Southern California, Los Angeles (Southern California Occasional Papers in Linguistics, 5), p. 69-108.
- Lambertz, Th. (1991): Kritische Anmerkungen zu Tesnières Translationstheorie, in P. Koch/Th. Krefeld (edd.): *Connexiones Romanicae. Dependenz und Valenz in romanischen Sprachen*, Niemeyer, Tübingen (Linguistische Arbeiten, 268), p. 53-79.
- Lehmann, Chr. (1988): Towards a typology of clause linkage, in J. Haiman/S. A. Thompson (edd.): *Clause Combining in Grammar and Discourse*, Benjamins, Amsterdam/Philadelphia (Typological Studies in Language, 18), p. 181-225.
- Lemaréchal, A. (1989): *Les parties du discours*, PUF, Paris.
- Ludwig, R. (1986): Mündlichkeit und Schriftlichkeit. Felder der Forschung und Ansätze zu einer Merkmalsystematik im Französischen, *Romanistisches Jahrbuch* 37, p. 15-45.
- Ludwig, R. (1988): *Korpus: Texte des gesprochenen Französisch. Materialien I*, Narr, Tübingen (ScriptOralia, 8).
- Nencioni, G. (1976): Parlato-parlato, parlato-scritto, parlato-recitato, *Strumenti Critici* 10, p. 1-56.
- Ochs, E. (1979): Planned and Unplanned Discourse, in T. Givón (ed.): *Discourse and Syntax*, Academic Press, New York etc. (Syntax and Semantics, 12), p. 51-80.
- O'Donnell, R. C. (1974): Syntactic Differences between Speech and Writing, *American Speech* 49, p. 102-110.
- Oesterreicher, W. (sous presse): L'oral dans l'écrit. Essai d'une typologie à partir des sources du latin vulgaire, à paraître dans Fleury.
- Pawley, A. /Syder, F. H. (1983): Natural Selection in Syntax: Notes on Adaptive Variation and Change in Vernacular and Literary Grammar, *Journal of Pragmatics* 7, 551-579.
- Raible, W. (1992): *Junktion. Eine Dimension der Sprache und ihre Realisierungsformen zwischen Aggregation und Integration*, Winter, Heidelberg (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, Jahrgang 1992, Bericht 2).

- Robach, I. B. (1974): *Etude socio-linguistique de la segmentation syntaxique du français parlé*, Gleerup, Lund (Etudes romanes de Lund, 23).
- Sauvageot, A. (1962): *Français écrit, français parlé*, Larousse, Paris.
- Söll, L. (1985): *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Schmidt, Berlin (Grundlagen der Romanistik, 6). [1974]
- Tesnière, L. (1969): *Eléments de syntaxe structurale*, Klincksieck, Paris. [1959]
- Vendryes, J. (1920): *Le Langage*, Albin Michel, Paris.
- Voghera, M. (1992): *Sintassi e intonazione nell'italiano parlato*, il Mulino, Bologna.
- Weinrich, H. (1990): *Grammaire textuelle du français*, Didier/Hatier, Paris.
- Werner, E. (1993): *Translationstheorie und Dependenzmodell. Kritik und Reinterpretation des Ansatzes von Lucien Tesnière*, Francke, Tübingen/Basel (Kultur und Erkenntnis, 10).
- Wunderli, P. (1989): *Französische Lexikologie*, Niemeyer, Tübingen (Romanistische Arbeitshefte, 32).